

ATELIER 9

ENQUÊTER EN MILIEU "DIFFICILE"

Magali BOUMAZA, Gspe-PRISME, IEP de Strasbourg
Aurélie CAMPANA, Gspe-PRISME, IEP de Strasbourg

Un des premiers enjeux méthodologiques de cet atelier réside dans la difficulté des terrains choisis lorsque le chercheur entreprend une démarche d'enquête anthropologique ou ethnographique.

Les chercheurs en Science Politique étant souvent amenés à adopter une démarche ethnographique ou anthropologique pour conduire leur recherche, cet atelier souhaite dans un premier temps engager une discussion sur les enjeux méthodologiques et épistémologiques soulevés par les enquêtes en terrains "difficiles". Le chercheur ainsi exposé doit puiser dans ses propres ressources pour réduire un maximum les filtres.

Quelles stratégies d'enquête doit-il adopter ? Comment conjuguer exigences méthodologiques et nécessité d'avoir recours à des postures pragmatiques qui sont fonction d'un contexte et de l'accueil – méfiance ou au contraire intérêt marqué et tentative des acteurs sociaux de « s'approprier » les résultats de la recherche – qui lui est réservé ? Comment sortir du rôle de porte-parole ou de « dénonciateur » que certains enquêtés tendent à lui donner ?

Il apparaît important également de porter un regard réflexif sur le matériel récolté. La question de la distance du chercheur par rapport à son objet et au matériel récolté apparaît ici centrale.

C'est ainsi que cet atelier se situe au regard des expériences de la sociologie compréhensive soucieuse des acteurs enquêtés, tradition inaugurée par l'Ecole de Chicago.

PROGRAMME

- Alexandre QUET, Montpellier 1, CEPEL,
« Sur le terrain de l'ultra droite radicale : Enquête sur des mobilisations politiques illégitimes et extrêmes. »
- Gilles DORRONSORO, Paris 1, CRPS/IFEA,
« La question de l'habitus du chercheur à partir des terrains afghan et kurde. »
- Vincent ROMANI, IEP, IREMAM, Aix-Marseille,
« Les sociologues et politologues palestiniens des Territoires occupés : engagements, science et nation sur les territoires occupés en Palestine. »
- Sonny PERSEIL, Paris 1, directeur éditions Pepper,
« Sexe, drogue... et terrain rock and roll ! »
- Patrick BRUNETEAUX, CNRS, CRPS,
« enquêter auprès de SDF »

Discutant : Daniel Bizeul, université d'Angers.

RÉSUMÉS

■ Alexandre QUET, Montpellier 1, CEPEL,
« Sur le terrain de l'ultra droite radicale : Enquête sur des mobilisations politiques illégitimes et extrêmes. »

Récolter des données qualitatives apparaît comme une entreprise difficile lorsque le regard du chercheur se porte sur des organisations considérées comme groupusculaires et illégitimes, d'autant plus que ces dernières, conscientes de leur caractère stigmatisé, sont réticentes à fournir des informations susceptibles d'amplifier cet état de fait.

Travailler sur des groupes ultra radicaux et violents générant un discours et des comportements extrêmes est délicat et pose de nombreux problèmes méthodologiques (choix de l'échantillon, de la manière d'aborder son terrain, gestion des relations interpersonnelles instaurées au cours de la recherche, angles d'attaque).

Face à un monde méfiant, parfois hostile, le chercheur doit élaborer des stratégies, « prendre sur soi », et opérer nécessairement un juste milieu entre « engagement » et distanciation (au sens développé par Elias) à l'égard de son objet, tout en adoptant une scrupuleuse neutralité axiologique.

Ces stratégies sont d'autant plus nécessaires lorsque l'objet d'étude revêt un aspect comparatiste (entre la France et l'Espagne dans le cadre de notre thèse). Se pose ici l'obstacle de la langue et un problème de statut de l'enquêteur pour la population étudiée. Vu comme un Européen certes mais comme un étranger avant tout, ce dernier est ainsi largement assimilé à l'immigré extra-communautaire abhorré ne maîtrisant pas parfaitement la langue espagnole.

L'interaction chercheur/partisan de l'ultra droite radicale est ainsi différente des interactions habituelles de la vie sociale ou d'autres situations d'enquête. Enfin, sans faire un état des lieux catastrophiste des possibilités d'investigation au sein de telles mouvances, il conviendra d'évoquer la méthodologie utilisée pour contourner les pièges et autres biais inhérents à ce type de recherche, sachant que le chercheur évolue ici dans un monde complexe, hétérogène -tant sur le plan sociologique qu'idéologique- qui lui est à la fois hostile mais qui ne lui est pas totalement fermé. Aucun obstacle n'a représenté une pierre d'achoppement rédhibitoire en deux ans d'investigations, même s'il a fallu adapter « les stratégies d'accès et d'approche » afin de comprendre comment certains jeunes adultes, chômeurs, salariés précarisés, étudiants, ou bénéficiant davantage de ressources, s'engagent politiquement dans des structures nationalistes révolutionnaires, néo-fascistes voire suprémacistes et racistes, c'est-à-dire passent de l'opinion personnelle à l'engagement, qui a une forme extériorisée et publicisée.

■ Gilles DORRONSORO, Paris 1, CRPS/IFEA,
« La question de l'habitus du chercheur à partir des terrains afghan et kurde. »

Gilles Dorronsoro traitera de la question de l'habitus du chercheur à partir du travail de terrain (choix du terrain, apprentissage de rôles, de la communication verbale et non-verbale etc.), à partir de son terrain afghan et kurde.

■ Vincent ROMANI, IEP, IREMAM, Aix-Marseille,
« Les sociologues et politologues palestiniens des Territoires occupés : engagements, science et nation sur les territoires occupés en Palestine. »

Cette proposition d'intervention s'appuie sur un travail de thèse consacré « aux sociologues et politologues palestiniens des Territoires occupés : engagements, science et nation ». Nous entendons montrer que loin d'empêcher la pratique de sciences sociales dans les Territoires occupés palestiniens, le contexte de guerre et son internationalisation rendent possibles enseignement et recherche dans les disciplines étudiées, tout en déterminant leur orientation comme leur hétéronomie. Nous mobilisons les acquis de la sociologie interactionniste des professions, afin de rendre compte de trajectoires savantes au delà d'une approche intellectualiste ou institutionnelle. Cette orientation s'imposait notamment à partir du constat de l'absence de disciplines instituées de sciences sociales dans les Territoires occupés, n'empêchant pas moins à des professionnels d'y exercer leurs activités de recherche et/ou d'enseignement.

La méthodologie choisie se rapproche notablement de celles des anthropologues. La problématique de la survie et de l'adaptation renvoie à trois impératifs : tout d'abord, celui de ménager sa propre sécurité physique et sa santé mentale, dans un contexte traumatique tel que défini par les travaux d'Antonius Robben dans *Beyond Trauma*. Assez étonnement, cet auteur propose une démarche empathique, et non pas de distanciation, dans un contexte de violence collective. Il se trouve que c'est la démarche que nous avons adoptée, par défaut de solution plus praticable dont nous expliquerons les contraintes. Adaptation ensuite, à la fois à la vie quotidienne telle que contrainte par la situation de guerre, mais aussi adaptation de la méthodologie et de la problématique même de notre recherche, dans la logique même défendue par Franck Pieke dans *Fieldwork under Fire*. Dernier impératif enfin, celui de l'adaptation des registres de présentation de soi au cours de l'enquête, largement facilité par un faisceau de causes tenant à la fois aux attitudes politiques (européens et surtout Français bienvenus par les Palestiniens) et à la nature de l'enquête (un universitaire travaillant sur des universitaires), mais ne dispensant pas d'un certains nombres de précautions.

■ Sonny PERSEIL, Paris 1, directeur éditions Pepper,
« Sexe, drogue... et terrain rock and roll ! »

Pourquoi et comment faire du terrain - adopter une démarche ethnographique - sur des sujets aussi délicats que la prostitution ou la drogue ? Qu'est-ce que ce type d'approche apporte ? Quelle posture adopter : l'observation participante est-elle toujours possible ou souhaitable ? On ne peut pas généraliser - c'est la principale leçon d'humilité qu'apprend le travail de terrain et qu'il faut aussi appliquer à ces questions méthodologiques. On peut néanmoins essayer de dégager quelques constantes, d'une part sur le type d'objets qui se prêtent à ces investigations, d'autre part sur la relation particulière qu'entretient le chercheur avec son objet.

■ Patrick BRUNETEAUX, CNRS, CRPS,
« enquêter auprès de SDF »

Dans *Nouvelles figures du sous-prolétariat* (L'Harmattan, 1999), il développe le thème

des entretiens informels permettant de dépasser tout un ensemble d'impasses liées à l'actualisation de parenthèses formelles avec des publics qui n'entrent pas dans le cadre de l'échange neutralisé pour classes moyennes. Depuis trois ans, il construit une relation « durable » avec un SDF qui venait de sortir de l'alcool mais qui continue à se trouver sans travail et sans logement stable. Le récit de vie n'a été possible que dans le cadre d'une démarche ethnographique. Tout un travail de domestication réciproque a été nécessaire avant de pouvoir mener cette enquête biographique. C'est en évoluant ensemble dans la rue, en travaillant le positionnement (marquer son soutien face à des associations avec lesquelles des lourds conflits se sont produits), en militant (il essaie de mobiliser d'autres SDF), en mangeant ensemble, en allant à la rencontre de ses pairs, en sillonnant les espaces de survie fréquentés, en distillant des informations biographiques, en conversant sans prise de note, sans « mise en objectivation » de la personne que la relation inaugurale s'est peu à peu transformée en projet de travail. Il développera le concept de commune humanité qui signifie qu'avant tout rapport scientifique, il s'agit de définir une relation spécifique de confiance fondée sur des tests, des dons de soi, des marques de respect, des engagements, d'écoute aussi longue soit-elle, de désaccords affirmés, de cadrage de l'autre comme informateur.

Il s'agira aussi d'interroger la nature de la proximité relationnelle ainsi construite qui n'est pas de l'amitié mais qui n'est pas non plus un pur rapport de bonne entente de surface nécessaire à la relation d'enquête. Qu'est-ce qui se transforme dans le temps, après tant d'années quand on endosse « une posture pragmatique » faite de disponibilité et de partage de temps de vie ? Comment gérer l'intimité qui se développe, les attentes affectives ? Comment organiser un « emploi du temps » qui permette de maintenir en effusion un récit de vie énoncé de la part d'un SDF qui a des problèmes pour se situer dans le temps et l'espace propre de l'enquête (problème de la survie qui occupe tout le temps et relègue l'enquête) ? Comment les jeux d'images, d'identité construits en dehors des cadres d'entretiens débordent dans la manière de parler de soi dans le récit biographique ? Il s'agit, avec la commune humanité, de réfléchir à une construction éthique, humaine de la relation d'objectivation.